

BEAULIEU, Alain, *Convertir les fils de Caïn. Jésuites et Amérindiens nomades en Nouvelle-France, 1632-1642*. Québec, Nuit blanche, 1990. 177 p. 24,95 \$

Jan Grabowski

Volume 45, numéro 4, printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305019ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305019ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grabowski, J. (1992). Compte rendu de [BEAULIEU, Alain, *Convertir les fils de Caïn. Jésuites et Amérindiens nomades en Nouvelle-France, 1632-1642*. Québec, Nuit blanche, 1990. 177 p. 24,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 45(4), 595–596. <https://doi.org/10.7202/305019ar>

COMPTES RENDUS

BEAULIEU, Alain, *Convertir les fils de Caïn. Jésuites et Amérindiens nomades en Nouvelle-France, 1632-1642*. Québec, Nuit blanche, 1990. 177 p. 24,95\$

Le livre d'Alain Beaulieu s'ajoute à un nombre croissant d'ouvrages portant sur les Amérindiens, parus à la suite de la vague d'intérêt suscitée par les événements des dernières années. Cette fois l'auteur s'attaque au problème des missions jésuites auprès des tribus nomades de la vallée du Saint-Laurent, notamment celles des Montagnais et des Algonquins. L'importance de cet ouvrage relève avant tout du fait que son sujet, peu étudié, reste dans l'ombre de nombreuses recherches portant sur les tribus sédentaires de la famille iroquoise (y comprise celle des Hurons). Les travaux d'Eleanor Leacock, de Franck Speck ou, plus récemment d'Hélène Bédard, qui ciblent les mêmes peuples autochtones, diffèrent cependant en ce qui concerne la période ou la perspective choisies. Le livre de Beaulieu, préparé à partir d'un mémoire de maîtrise doit beaucoup aux travaux de Bruce Trigger et de Denis Delâge et utilise comme source principale les *Relations* des Jésuites. Le texte est bâti autour des écrits du Père Le Jeune, qui d'ailleurs fournissent à l'auteur la *pars leonis* de ses arguments.

Le texte est divisé en quatre chapitres, qui présentent d'abord un survol des origines de l'effort missionnaire depuis Loyola jusqu'en 1632 ainsi que les principaux acteurs (autant les Jésuites que les autochtones). Par la suite, Beaulieu se penche sur la question des moyens mis en œuvre par les missionnaires afin d'amener les Amérindiens à la foi chrétienne. Le chapitre suivant trace les «réponses» amérindiennes aux objectifs jésuites tandis que le dernier s'occupe des tentatives de sédentarisation des nomades entreprises à Sillery, des projets de missions volantes ainsi que de l'initiative éphémère du séminaire visant l'éducation des jeunes autochtones.

Le découpage chronologique, limitant le cadre de cette recherche aux années 1632-1642, se justifie, selon l'auteur, par l'«assujettissement progressif des Montagnais et des Algonquins au pouvoir colonial et une diminution considérable de leur résistance à l'offensive missionnaire» (p. 20) à la fin des années 1630 et au début des années 1640. Cependant, comme l'avoue Beaulieu, les principales raisons en étaient les attaques iroquoises et la présence commerciale accrue des Français d'une part et, d'autre part, l'impact dévastateur des épidémies. Il aurait été intéressant que l'auteur pousse davantage l'analyse de ces facteurs.

[595]

À travers les écrits des missionnaires on nous démontre bien le cheminement tactique des Jésuites. Les missions sédentaires (ou «réductions» à la Paraguay), telles que Sault Saint-Louis, Lac des Deux-Montagnes, Odanak ou Lorette, s'avèrent incompatibles avec le style de vie nomade. Le refus montagnais de «s'arrêter» force les Jésuites à établir un réseau de missions qui suit les Amérindiens dans leurs déplacements de chasse. Comme l'écrit Beaulieu: «de temporaire, la mesure adoptée à Tadoussac deviendra cependant permanente. Désignée plus tard sous le nom de mission "volante", elle se généralisera même à l'ensemble de l'entreprise missionnaire pour les nomades et remplacera la "réduction", irréalisable» (p. 143). Pour un chercheur américain, James Axtell, cette transformation, ou flexibilité jésuite, représente une victoire majeure des nomades, qui ont su à la fois protéger leur style de vie, garder leur propre identité et ne pas aliéner les autorités religieuses et civiles de la Nouvelle-France. Beaulieu se montre quant à lui plus pessimiste et voit les missions volantes comme une étape de plus «dans l'affaiblissement des oppositions déclarées à l'enseignement catholique» (p. 20). On aurait espéré une analyse plus approfondie des deux interprétations.

Le chapitre intitulé «Réponses amérindiennes» se heurte au problème de l'interprétation des sources. Pour éclairer les motivations autochtones «de l'intérieur» on n'a que des écrits d'Européens (particulièrement dans le cas des tribus nomades). Même si Beaulieu note que «l'absence des documents autochtones rend délicate la réponse à ces questions», il constate que les «*Relations* permettent tout de même de saisir partiellement la réponse montagnaise et algonquine» (p. 89). On ignore quels critères l'auteur a choisis pour mettre en évidence les dites «réponses». Cependant, comme le démontrent les études récentes sur les Ojibway, il faut tenir compte de la tradition orale amérindienne comme d'un outil supplémentaire dans le travail ethno-historien.

Le livre de Beaulieu nous permet de mieux saisir le caractère de l'échange culturel et religieux entre les deux civilisations en question. Il aide aussi à nous familiariser avec des aspects peu connus de la vie montagnaise avant que l'acculturation ne l'eût changée de façon irréversible. Il faut finalement saluer la présentation graphique de cette publication, abondamment et intelligemment illustrée.